

vapeurs, on peut distinguer le dôme de la cathédrale de Milan, qui en est distant de trente lieues.

En arrivant nous avons commencé par présenter nos hommages à l'excellent abbé Avogadro, qui était venu me voir à Turin, et qui depuis longtemps me pressait de faire un pèlerinage sur sa montagne. Du temps des rois de Sardaigne, le cloître de la Superga nourrissait d'études théologiques un séminaire privilégié qui servait de pépinière aux évêques du Piémont. C'était, comme on voit, un chapitre d'évêques en herbe, tout à l'opposé de celui que l'empereur avait fondé à Saint-Denis pour les vieux princes de l'église. Seul avec un chien, l'abbé Avogadro était demeuré gardien de ces voûtes solitaires. Il nous fit l'accueil le plus aimable et le plus empressé, nous ouvrit les portes de l'église, et nous laissa ensuite pour nous préparer à déjeuner, nous témoignant beaucoup de regrets de n'avoir pas été prévenu de notre visite. Cette offre venait fort à propos; car, malgré le souper de la nuit, la danse, l'exercice du matin, et surtout l'air rare de la montagne, nous avaient donné un très-grand appétit. Quand nous eûmes parcouru l'église, et joui à loisir de la vue que l'on découvre au sommet du dôme, d'où les Alpes formaient, devant nous et à notre gauche, un vaste rideau circulaire coupé d'immenses ravines,

et où s'élève, comme la cathédrale des Alpes, la pointe du mont Viso, nous redescendîmes, et nos oreilles furent vivement frappées des cris que faisait le chien de l'abbé Avogadro. Qu'avait-il donc? Son maître le battait. Et pourquoi? parce qu'il venait, nous dit l'abbé, de manger l'omelette qu'il nous avait préparée avec les seuls œufs qui fussent en sa possession. Notre ordinaire se trouva donc réduit à des noisettes, quelques raisins secs et des gressini*, le tout arrosé avec de belle eau bien claire et une larme de rosoglio; de sorte que nous fîmes, dans toute la rigueur du terme, un vrai repas d'anachorètes.

L'abbé Avogadro nous conduisit ensuite lui-même dans l'église souterraine, divisée en deux caveaux. Dans l'un sont déposés les restes des princes de la branche régnante de la maison de Savoie, et dans l'autre ceux des princes de Savoie-Caignan. Ces tombes sont très-simples; ce sont des sarcophages en marbre qui n'ont pour ornements que des têtes de mort sculptées en marbre et des os en croix. « Voilà, nous dit l'abbé, la

* On appelle *gressini*, à Turin, des pains de pâte sèche, gros comme le double d'un tuyau de macaroni et longs d'un ou deux pieds. On en faisait fréquemment des envois à l'empereur.

» tombe où repose la dernière venue, madame la
 » princesse de Carignan. Jeune, belle, bienfai-
 » sante, mais atteinte d'une maladie de langueur,
 » elle vint visiter ces tombeaux trois mois avant
 » l'époque où je devais lui en ouvrir les portes
 » pour n'en jamais sortir. Je l'accompagnais; elle
 » était placée précisément à l'endroit où vous êtes,
 » quand un rayon de soleil, pénétrant à travers
 » les soupiraux, vint frapper sur l'endroit où elle
 » repose. Quand je mourrai, me dit-elle, je veux
 » que mon corps soit placé là; j'aime tant le so-
 » leil!... » L'abbé disait de la sorte, quand, par un
 de ces inexplicables effets du hasard, un rayon de
 soleil vint reluire sur la tombe de la princesse de
 Carignan. Peindre l'espèce de saisissement qui, à
 cette vue, nous frappa tous les trois comme une
 étincelle électrique, cela est hors de ma portée;
 nous nous regardâmes un moment sans rien dire,
 et il n'y a point d'esprit si ferme qu'on le suppose
 qui n'eût éprouvé comme nous une profonde
 émotion. Or, ceci n'est point un jeu d'imagination,
 une invention romanesque : c'est la vérité. Les
 tombeaux de la Superga, lors de la révolte du
 Piémont, faillirent d'être traités comme les ombes
 royales de Saint-Denis. C'est au général Grouchy
 que l'on en dut la conservation.

Cependant nous primes congé de l'abbé Avoga-

dro, mais non sans que je lui eusse demandé
 quelles étaient ses ressources; elles étaient pres-
 que nulles; j'en parlai au prince; l'empereur en
 fut informé, et peu de temps après l'abbé Avoga-
 dro eut une pension qui le mit à même de pou-
 voir, en cas de besoin, réparer les fâcheux résul-
 tats de la gourmandise de son chien. Comme nous
 nous étions fait amener des chevaux au bas de la
 montée, en un temps de galop nous fûmes à Tu-
 rin, où nous allâmes déjeuner sur la place impé-
 riale chez Laurent-Dufour, très-bon restaurateur
 français qui s'y était établi et qui faisait fort bien
 ses affaires.

Chez Dufour vivait habituellement un riche
 Piémontais dont il n'est pas hors de propos que je
 vous entretienne quelques instans. Vous verrez
 jusqu'où peut aller la volonté d'un homme.

Le comte de Scarampi, jouissant de vingt-cinq
 ou trente mille livres de rente, ce qui est une
 belle fortune en Piémont et partout ailleurs pour
 quiconque sait être heureux, était un homme
 d'environ trente ans, d'un extérieur agréable,
 montant très-bien à cheval, et jouant à la paume,
 dont il fit même quelques parties avec le prince,
 mais sans que jamais aucune tentative, aucune
 avance ait pu le déterminer à proférer un seul
 mot. Dans sa jeunesse il avait commis une indis-

création qui avait amené un duel dans lequel un de ses amis avait succombé. Dans le désespoir que lui causa ce malheur irréparable et dont il était la cause, M. de Scarampi se condamna à un silence absolu, et depuis dix ans que cette résolution était prise, aucune considération n'avait pu l'entraîner à y faire la moindre infraction. Son domestique assurait que, dans sa chambre même, et quand il était seul, il ne lui avait jamais entendu dire un seul mot. Chaque matin il écrivait ses ordres pour la journée, et se montrait sur toutes choses d'une impassibilité à toute épreuve. Chez Dufour, où, comme je l'ai dit, il prenait ses repas, le garçon qui le servait... Tiens! voilà que je me rappelle son nom! il se nommait Battistino... Battistino, donc, présentait la carte à M. de Scarampi qui, avec la pointe de son couteau, indiquait ce qu'il fallait lui servir. Personne à Turin ne songeait à rire de la fermeté de M. de Scarampi à remplir si religieusement l'engagement qu'il avait pris vis-à-vis lui-même; il était au contraire l'objet d'une sorte de vénération, et les dames surtout ne se lasaient point de l'admirer.

.....

CHAPITRE VIII.

La pie de Thouré. — Le Panthéon des animaux célèbres. — Le receveur-général de Turin. — Les deux financiers et les deux extrêmes. — M. Destor et ses distractions. — La partie d'échecs de M. Victor de Caraman. — Jeux à la cour. — Petits bals chez madame Destor. — Une Parisienne et aventure ébauchée. — Informations exactes, et voyage sentimental. — Stupéfaction d'une jolie femme. — Rendez-vous et discrétion. — Arrivée d'un jaloux. — Désappointement et persistance. — Intrigue dans une loge. — Le mouchoir et la boîte aux lettres. — Conseils de morale à la jeunesse. — Le contenu d'une lettre. — Deux chevaux blancs et Machiavel. — Mauvaise issue et oubli. — M. Belmondi. — M. de Navarre et l'épée de Louis XVIII. — Pétitions singulières. — Le prince Borghèse Jésus-Christ. — Leçon de politesse donnée avec un poignard. — Passion des Piémontais pour le jeu. — Le comte Pastoris et le père avare. — Histoire d'un original. — M. de La Payne et la croix de la Légion-d'Honneur. — Correspondance de M. de Lacépède. — Inconcevables motifs donnés à une demande, et le débordement du Pô. — Madame de La Payne et le deuil par anticipation. — Rencontre d'originaux. — Le